

CHAPITRE XIV

Retour de Gillis à Boma. — La première factorerie belge au Congo. — Les productions animales, végétales, minérales du bas Congo. — Les articles de troque. — Les cultures. — Les produits de l'industrie belge au Congo. — M. Delcommune et les chefs de Boma.

Nous avons mentionné, au cours des précédents chapitres, l'apparition sur les bords du Congo des missionnaires anglais ou français, protestants ou catholiques, suivant pas à pas les explorateurs du Comité d'études.

Ces courageux civilisateurs établissaient à dessein des missions religieuses dans les parages de chaque station nouvellement fondée, marquant ainsi tout progrès de l'expédition de découvertes par un jalon philanthropique. Le voisinage d'une force arborant un drapeau

neutre était pour eux une garantie certaine d'assistance et de secours. Ils y rencontraient à l'occasion soit l'hospitalité la plus large, soit l'appui le plus efficace.

Ces tentatives de civilisation dirigées au Congo par des explorateurs et des missionnaires ne pouvaient manquer d'attirer l'attention des capitalistes du monde entier et d'amener la création de nouveaux comptoirs commerciaux.

On sait que la Hollande, la France, l'Angleterre, le Portugal, étaient depuis de longues années commercialement représentées sur les rives du bas Congo.

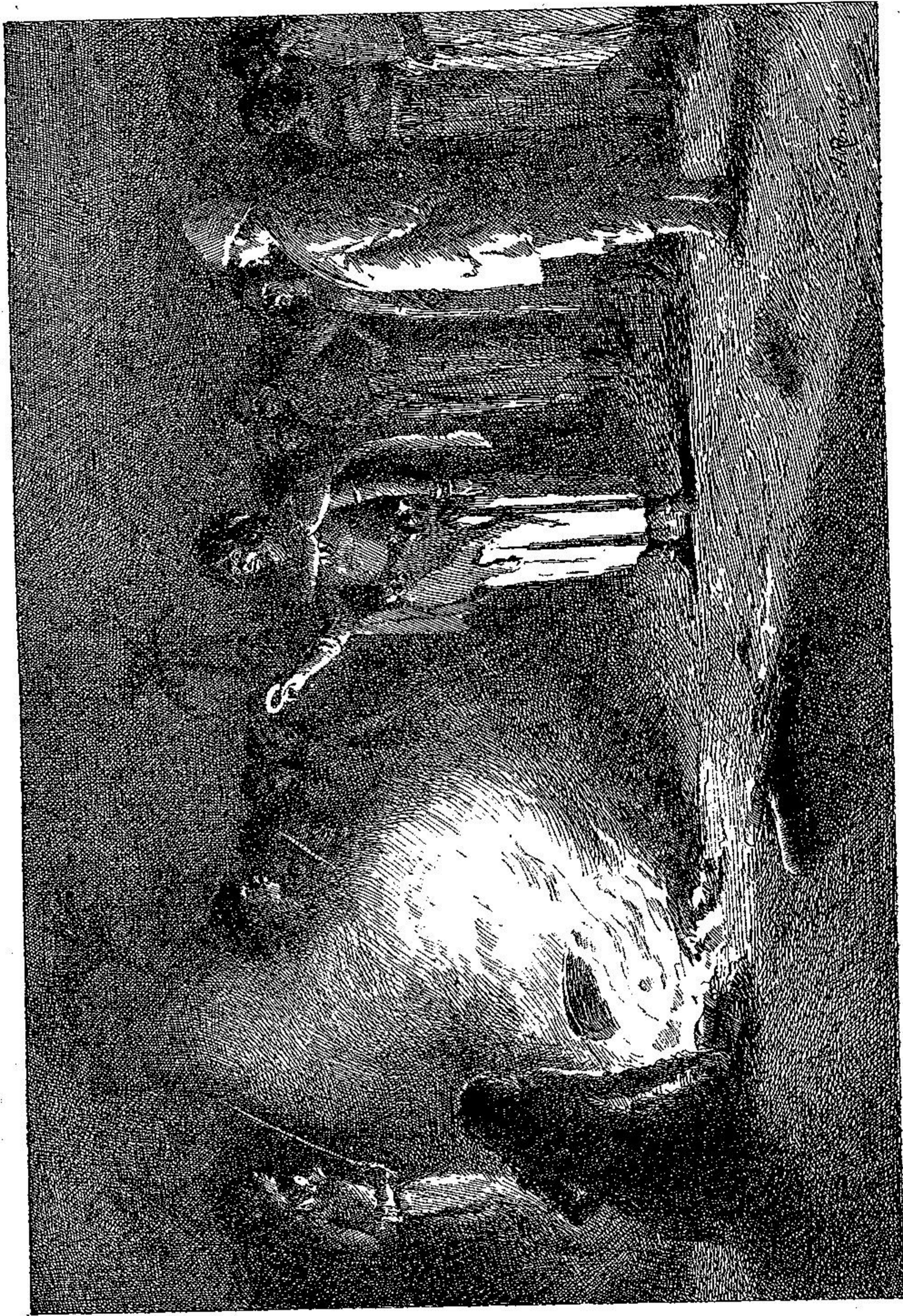
M. Adolphe Gillis devait, en février 1882, conquérir au commerce belge une place au soleil africain. Le négociant de Braine-le-Comte, avait emporté de sa première excursion au Congo l'intime conviction que la Belgique était, selon les termes de M. Daumas, négociant français, en situation de tirer grand profit de l'initiative de son souverain. Car « la Belgique est un des pays les mieux placés pour pratiquer avec fruit le commerce d'Afrique : port admirable pour expédier, recevoir et réexpédier, Anvers ; production variée et d'un bas prix remarquable, poudre, armes, cotonnades, spiritueux, cuivrierie, ferronnerie, etc. ; enfin consommation importante des produits africains. »

C'est à Boma, port important du grand fleuve, entrepôt où viennent aboutir les denrées marchandes de l'intérieur, que Gillis retourna pour obtenir du chef nègre Nécorado, des terrains sur lesquels serait bâtie la première factorerie abritée sous le pavillon jaune, rouge et noir de la Belgique.

Une conférence amicale avec le puissant souverain indigène remplit la soirée d'arrivée du négociant belge.

Sous les derniers rayons du soleil couchant, quelques nuages revêtant mille formes fantastiques, passant par les nuances les plus fines et les plus délicates du rose, du vert, du gris et du bleu, roulaient sous le ciel leurs masses houleuses, immenses nappes fouettées comme la surface d'une mer agitée par la brise. Le disque incandescent de l'astre mourant s'enfonçait dans un océan de feuillage formé vers l'occident par les groupes compacts de gigantesques baobabs. Spectacle féerique et grandiose, digne cadre de la scène étrange à laquelle l'Européen allait assister !

Tous les espaces libres entre les huttes de Boma, espaces que nous devons gratifier du nom de rues, regorgeaient d'hommes, de femmes, d'enfants de la race noire, aux physionomies diverses, aux teints empruntant les différentes nuances du noir chocolat. Cette multitude incohérente attendait



UNE SÉANCE DU FÉTICHEIRO.

Ils criaient, ils se disputaient, ils se bousculaient, pour être servis les premiers, renversant dans ce tohu-bohu inexprimable quelques bouteilles du liquide qui s'échappait, emplissant d'une vague odeur d'alcool la halle du chimbeck, qu'éclairait la lueur incertaine d'une mauvaise lampe.

Au dehors, les noirs, auxquels l'Européen avait également fait distribuer des barils de tafia, festoyaient bruyamment à la clarté blafarde de la lune, en attendant l'arrivée des féticheiros, convoqués en hâte pour battre le fétiche en faveur du blanc.

Bientôt Nécorado, suivi de toute sa cour, franchit la porte de son chimbeck et s'avance, vêtu de ses ornements distinctifs, parmi ses sujets bruyants.

Le roi est vraiment magnifique ; sa tête disparaît sous une barrette rouge ornée de griffes de panthère et bordée de dents de requin ; son cou et ses bras sont couverts de colliers et de bracelets ; sur la couleur foncée de ses pieds tranche la blancheur de larges anneaux d'argent. Un grand manteau écarlate flotte, attaché à ses épaules ; un pagne de soie jaune lui ceint les reins et retombe presque sur ses chevilles ; à sa ceinture pendent une peau de chat-tigré, et une infinité de grelots qui tintent quand il marche.

Les hommes qui suivent le roi, artistement déshabillés dans leurs costumes de gala, sont en outre armés de fusils à pierre, et ont puisé dans les vases de tafia des voix rauques, des sons étranges dont ils emplissent l'espace obscurci.

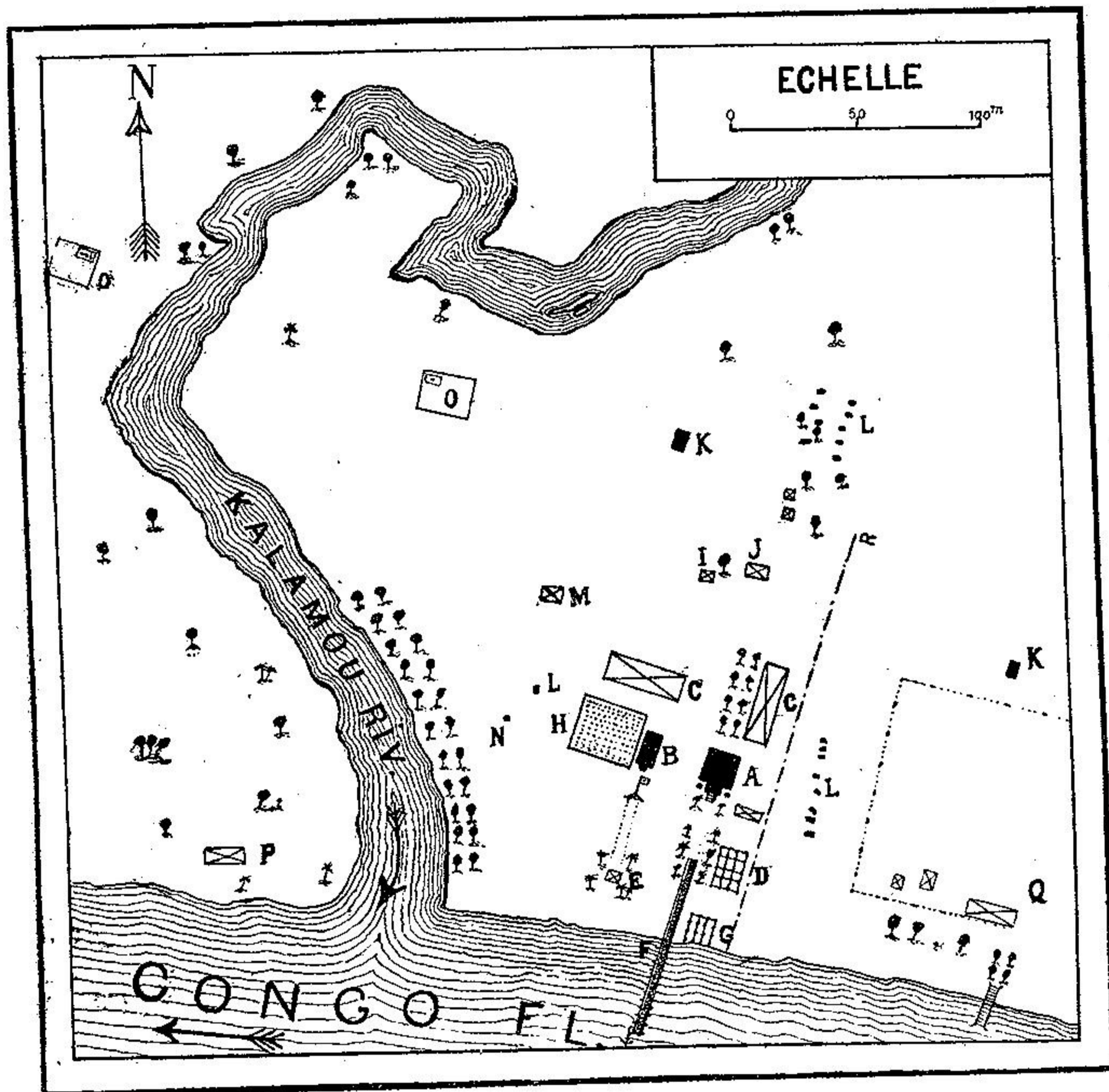
Parvenus à travers la foule sur une place où d'habitude se tient le matin un marché indigène, le roi et son escorte s'arrêtèrent auprès des féticheiros qui, à peine arrivés et instruits du rôle qu'ils devaient jouer, avaient allumé un grand feu de menu bois. A la lueur de ce foyer, tandis que l'un des féticheiros écrasait sur une pierre des herbes soigneusement triées et choisies à l'avance, un de ses acolytes réchauffait sur le feu une marmite remplie d'huile d'arachide.

Les noirs rangés en cercle autour des sorciers gardaient en cet instant un religieux silence.

L'huile bouillante souleva par saccadés le couvercle de sa prison ; l'un des féticheiros armé d'une baguette, tout en se parlant à voix basse, en levant les yeux vers les étoiles, en prenant des attitudes inspirées, intraduisibles, traça autour du fourneau des cercles suivis d'autres cercles ; et, ce manège fini, il fit signe à l'un des noirs de l'assistance d'approcher.

Le roi Nécorado s'avança bravement ; il entendait par sa conduite marquer à l'Européen, témoin de la cérémonie, le bienveillant intérêt que Sa Majesté noire prenait à l'avenir du blanc. Dès que le roi fut tout près du foyer, le féticheiro lança dans l'huile bouillante un anneau en fer. Nécorado

PLAN DE LA FACTORERIE BELGE DE BOMA.



- A Maison principale
- B Maison d'habitation
- C Magasins
- D Salle à manger et bureaux
- E Etablissement de bains
- F Pont en fer
- G Remise
- H Jardin potager
- I Cuisine

- J Chantier et raffinerie d'huile
- K Magasin de poudre
- L Chimbeks des ouvriers indigènes
- M Etable de moutons
- N Colombier
- O Ecurie de bœufs
- P Factorerie Portugaise
- Q Factorerie Hollandaise
- R Ligne de démarcation

après s'être frotté les mains avec les herbes pilées, plongea vivement la droite dans le liquide, en retira l'anneau qu'il retint quelque temps entre ses doigts, puis le laissa tomber à terre. Alors, heureux et fier d'avoir, sans se brûler, accompli ce prodige, il fit expliquer à M. Gillis que cette première épreuve lui était favorable.

La pratique de l'anneau rappelle quelque peu les tours que les saltimbanques exécutent sur les places publiques de nos villages d'Europe; même ceux-ci, plus forts que les nègres, plongent non seulement la main dans l'huile en ébullition, mais encore la tête dans l'étain en fusion. Cette pratique est d'ordinaire infligée comme épreuve aux naturels accusés de méfaits.

Mais les dieux de Boma devaient encore être invoqués. Le féticheiro, grand chef des sortilèges locaux, venait d'apporter à l'endroit de la cérémonie une grosse idole, tête en bois, sur laquelle on pouvait reconnaître, avec beaucoup d'imagination, tous les détails d'une face humaine hérissée de milliers de clous.

Chacune de ces pointes ayant été enlevée facilement par plusieurs des nègres présents, le sorcier déclara que les dieux n'offraient aucune entrave à l'établissement d'un Européen sous leur ciel.

Ces nouvelles propices, rapidement propagées de bouche en bouche, firent éclater dans la foule un tonnerre de cris enthousiastes. Peu à peu cependant le calme se rétablit, les nègres dispersés regagnèrent leurs cases, et si la source de revenus relatifs, nouvellement découverts à leur convoitise par la création prochaine d'un comptoir, ne les eût fait rêver la nuit, ou obligé à se souvenir, ils auraient oublié dès le soleil levant les singulières cérémonies dans lesquelles ils avaient si bruyamment manifesté leur présence.

En règle avec les lois et le roi du pays, Gillis procéda à l'installation de ses comptoirs commerciaux.

Le plus important des deux établissements fondés par M. Gillis dans le bas Congo est situé en territoire de Boma, dans l'angle compris entre la rive gauche du fleuve — qui atteint devant ce point environ 4,000 mètres de largeur, divisés en deux larges bras par une grande île — et le cours inférieur de la petite rivière Kalamou ou du Crocodile, — qui mesure au-dessus de son confluent une trentaine de mètres entre ses deux rives.

Il comporte différents bâtiments, parsemés sur une vaste étendue de terrains limitrophes d'une factorerie hollandaise.

Les mêmes dispositions prises en général pour créer les comptoirs similaires sur les rives du fleuve ont présidé à l'établissement de la factorerie

belge; toutefois; chacun des bâtiments a deux étages, au lieu du simple rez-de-chaussée qui caractérise le genre de constructions des blancs.

Pour faciliter les opérations d'embarquement et de débarquement des marchandises, un pier (pont de fer) s'avance sur le fleuve et assure aux navires un abordage commode, très appréciable surtout aux époques fréquentes où le Congo roule avec furie ses eaux impétueuses.

A droite de ce débarcadère, unique dans son genre sur le fleuve équatorial, se trouvent la forge et l'atelier de réparation; à gauche, une hampe au sommet de laquelle le drapeau belge étale ses couleurs; plus loin, les deux maisons principales construites sur piliers et servant d'habitation aux gérants et aux employés de la factorerie, et aux équipages desservant les bateaux de la flottille passant régulièrement devant Boma.

Entre ces habitations et le coude formé par la rivière du Crocodile se groupent deux magasins, un chantier, une petite raffinerie d'huile, un magasin à poudre, une cuisine, une étable pour les moutons et les chèvres, une écurie très ample et très bien aménagée, sur un sol où grandissent çà et là quelques puissants végétaux.

En face du pont de fer jeté sur le fleuve, et plongé assez loin au delà de la rive, sur les côtés d'une avenue ombragée conduisant à la maison maîtresse, s'élèvent, à droite, un bâtiment renfermant des bureaux et une grande salle à manger, à gauche, un établissement de bains, muni d'appareils à douche et de tout le confort *ad hoc*.

Ça et là surgissent au milieu des herbes, dans l'enceinte même de la factorerie, les chimbecks servant de logement aux ouvriers indigènes

Dernier venu sur les bords du Congo, l'établissement fondé par Gillis surpasse par le luxe et les avantages de son installation les installations des factoreries hollandaises, anglaises, françaises et portugaises existant depuis de longues années dans les parages de Boma.

On cherche tout d'abord les raisons qui ont déterminé les Européens à se fixer en ce point.

La chaleur y est excessive; des marécages fétides y gisent entre les constructions des blancs et dégagent non seulement des miasmes délétères et pestilentiels, mais encore des légions de moustiques, des myriades d'insectes assoiffés de sang humain.

Le district de Boma est moins peuplé que ceux situés entre Issanghila et le Stanley-Pool.

Ce fait est attribuable aux chasseurs d'hommes qui durant trois siècles ont décimé la population de ces rives, entravé les cultures, dévasté, razié,

fouillé les criques et les vallées, et transformé en désert une contrée au sol fertile, capable de nourrir des centaines de mille habitants.

Mais devant Boma le fleuve a repris une largeur de quatre mille sept cents mètres coupée en deux bras puissants par trois îles boisées, hantées par des variétés innombrables d'oiseaux aquatiques; îles nommées Nvouma, Nketé, Mbouca.

Entre la rive gauche de l'île Nketé et la rive droite du fleuve, le Congo forme une rade superbe large d'environ 1,500 mètres et d'une profondeur (de 6 à 20 mètres) permettant aux navires d'un fort tirant d'eau de s'ancrer à quelques mètres des factoreries.

Ce havre naturel et la navigabilité du fleuve en aval ont déterminé le commerce européen à s'implanter à Boma.

En amont de ce point commence la région montagneuse. Les rives prennent un aspect nouveau, le panorama de plaines sans fin entrevu depuis Banana se retrécit, disparaît peu à peu: des montagnes hautes et boisées à droite, sauvages et dénudées à gauche, formidables remparts encaissant le Congo, détachent vers l'intérieur une série indéfinie de chaînes de collines, dont les ondulations passant graduellement par toutes les altitudes atteignent jusqu'à des hauteurs de six et sept cents mètres.

La navigation, bien que possible entre Boma, Nokki et Vivi, est semée de difficultés: la vitesse et la profondeur augmentent, des récifs et quelques rapides commencent à se montrer.

D'autre part, malgré le peu de densité de la population et par suite le développement restreint des terrains cultivés, le district de Boma produit en abondance certaines denrées marchandes, et des sentiers lui amènent de toutes les directions des caravanes chargées des riches productions du centre africain.

Nos lecteurs nous permettront, dans un chapitre traitant exclusivement du voyage au Congo d'un commerçant, d'un négociant belge, de donner ici la nomenclature détaillée des productions principales recherchées au Congo par le commerce européen, et des articles de troque spécialement appréciés par les indigènes.

Le règne animal fournit au commerce l'ivoire, la cire, les peaux, les toisons.

L'ivoire occupe sur le marché africain une place très importante; parmi les productions animales du monde entier, il en est peu qui fassent l'objet de plus grandes transactions et qui soient la source de plus considérables bénéfices. Celui du Congo, moelleux, très recherché, amené, comme nous l'avons dit précédemment, de l'intérieur par les matouts, voit

chaque année son prix suivre une progression croissante. Ce prix varie suivant l'état de conservation des défenses. On a vu sur le marché de Londres un seule défense atteindre la somme de quinze cents francs.

L'Angleterre a jusqu'à nos jours centralisé le commerce d'importation de l'ivoire ; pour fournir la masse de cette matière première que reçoivent les Iles Britanniques, il faut tuer tous les ans de 40 à 50 mille éléphants.

Ces grands pachydermes, refoulés par la civilisation dans l'intérieur du continent africain, deviennent de plus en plus rares dans le voisinage des établissements de la côte occidentale du Congo et du bas fleuve. On signale à de lointains intervalles la rencontre d'un de ces mammifères à Boma, comme un événement extraordinaire.

Mais Stanley, qui a traversé le continent africain, affirme que « plusieurs générations passeront avant que l'ivoire ait disparu ».

La côte occidentale d'Afrique exporte en moyenne 150 tonnes de ce précieux produit, sous forme de défenses d'éléphants, dents de morse et d'hippopotame.

Les négres, encore dans l'enfance de l'art, fabriquent avec l'ivoire une foule d'objets : bracelets, trompes de guerre, pilons à broyer les herbes, ornements divers, instruments à battre l'écorce pour en confectionner des étoffes, etc., etc. En général ces objets sont enduits d'une couleur d'un rouge vif.

Le commerce de pelleteries se pourvoit au Congo de peaux de léopard, de singe, de loutre, de chat-tigre. L'industrie européenne peut utiliser aussi les peaux de crocodile, d'antilope, de buffle, de chèvre, les piquants de porc-épic, dont le prix s'élève à soixante-dix francs le mille rendu à Liverpool.

Les articles européens exigés par les négres en échange des productions animales, ivoire, peaux, cire, sont plus spécialement : les fusils, la poudre, les cotonnades. Pour faire l'appoint, payer les courtages des linguistiers ou offrir des cadeaux aux matouts, aux négres porteurs de marchandises, l'acheteur doit être muni de bouteilles de tafia, de bonnets rouges, chapeaux, verres, assiettes, cuvettes, pots, vases de toute forme, pipes en bois, fils de laiton, vieux parapluies, etc., etc.

Parmi les productions végétales qui alimentent les marchés du Congo, nous citerons en première ligne : l'arachide, les huiles et les amandes palmistes, le sésame, le ricin, le caoutchouc, les bois de teinture, les gommes, l'orseille, le copra (noix de coco en poudre), le coton, l'écorce de baobab, les fèves de la calabar, les joncs et rotins, etc.

L'arachide, légumineuse dont le fruit, après s'être formé à l'air, se recourbe vers le sol, s'y enterre et achève ainsi enfoui son développement,

est une sorte d'amande qui rappelle comme goût la saveur de la pistache. Sa valeur réside dans la quantité d'huile que l'on extrait de son fruit. Au bas Congo, les indigènes exploitent d'importantes plantations d'arachides; ils emploient l'amande dans la confection de différents mets nutritifs, mais ils abandonnent, contre remboursement, aux Européens la plus grande partie de la récolte.

Marseille est le grand port d'importation de ce produit; l'arachide du Congo, très estimée, y est transformée en huile servant à la falsification de l'huile d'olive.

L'huile de palme est, comme on le sait, tirée du palmier *Elaïs guineensis*. Ce palmier, aussi beau qu'utile, croît à profusion, sans soins, sans culture, dans toute l'Afrique centrale; il se propage avec une telle force et une telle facilité qu'il envahit littéralement certaines régions.

Ses fruits suspendus à d'énormes grappes qui rappellent, dit Livingstone, les régimes des palmiers-dattiers, sont écrasés, soumis à l'ébullition, et après refroidissement ils fournissent une huile recueillie par les indigènes dans de grands vases de terre. Cette huile, qui possède la consistance du beurre, est employée par les indigènes à leur cuisine, ou vendue par eux dans les factoreries. Exportée en Europe, elle est utilisée pour la fabrication des savons et des bougies.

La sève de l'élaïs procure aux riverains du Congo une boisson enivrante; le chou de ce palmier est, cru ou cuit, un manger excellent; les fibres textiles de son feuillage permettent aux noirs de confectionner des étoffes, des nattes, des paniers, des chapeaux.

Les graines de sésame, de ricin, donnent aussi de l'huile que les Européens de Boma exportent dans de bonnes conditions.

Le caoutchouc est une des branches principales du trafic des factoreries du bas Congo. Il provient d'une plante, sorte de liane, à l'écorce rugueuse, d'une couleur sombre, brunâtre, qui recouvre toute la région. Les feuilles larges, d'un vert foncé, sont découpées en fer de lance.

Cette plante s'orne à certaines époques de l'année de splendides bouquets de fleurs blanches dégageant un délicieux parfum. Le fruit qui succède à la fleur est comparable à une orange, quant à la grosseur, à la forme et à la couleur; il renferme des noyaux entourés d'une chair savoureuse, rafraîchissante, dont les indigènes se montrent très friands.

La récolte du caoutchouc dans la forêt met en mouvement tous les habitants d'un village, hommes, femmes, enfants. Ces indigènes n'ont pas encore appris à extraire le caoutchouc sans détruire les vignes, les plantes qui le fournissent.

Pour l'obtenir, ils placent de petites jarres au-dessous d'incisions pratiquées dans l'écorce et remplissent peu à peu ces réservoirs d'une substance laiteuse qui exsude de la plante. Ils prennent garde cependant de ne pas entamer trop profondément le bois, car l'intérieur de la vigne contient un suc particulier qui nuit à la bonne qualité du caoutchouc.

Lorsque les jarres sont remplies, le contenu est transvasé dans des cylindres de bois, où il se congèle.

La gomme copal est extraite d'un arbre (*Trachilobium* des savants) qui ne se rencontre pas dans le Congo inférieur. Son tronc est d'un blanc sale tirant sur le jaune. C'est par quantités insignifiantes que s'exporte ce produit. (Nous trouverons dans le haut Congo d'immenses forêts d'arbres à copal; et nous donnerons alors de plus amples détails sur cette production végétale.)

L'orseille, matière employée pour la teinture des laines et des soies, colorant en rouge, en violet, est extraite d'une sorte de lichen qui croît en Afrique et en Amérique. Le port de Marseille accapare jusqu'à présent la plus grande partie des exportations africaines de ce produit.

La flore des bords du Congo offre des variétés de bois durs, les uns rouges ou noirs, les autres bruns ou jaunes, destinés à fournir au commerce d'exportation de cette région des quantités considérables.

Le *tacoula*, arbre à bois de teinture rouge, est déjà l'objet d'un trafic notable.

Un petit arbuste, le *camwood*, au bois finement veiné, et dont l'écorce pulvérisée après ébullition donne une poudre fine d'un cramoisi splendide, est très recherché des indigènes. Les trafiquants de la côte commencent déjà à exporter la poudre de camwood.

L'ébène s'exporte de la côte. Le prix de ce bois précieux varie sur les marchés d'Europe de 150 à 300 francs par tonne.

On doit signaler encore les arbres à coton, les *mavoumbas*, géants des forêts africaines dont le tronc s'élançe parfois d'environ trente mètres au-dessus du sol. Les baobabs dont l'écorce est utilisée, comme on le sait, pour la fabrication d'un papier d'une qualité spéciale; le manguiér, qui produit un fruit vert rouge, ressemblant à la pêche d'Europe, dont on peut faire de l'eau-de-vie, etc., etc., figurent au nombre des merveilles utiles de la végétation du bas Congo, et fournissent des ressources considérables aux trafiquants.

Dans le domaine de la flore aquatique, le commerce européen recherche au Congo les cannes, les joncs, les rotangs.

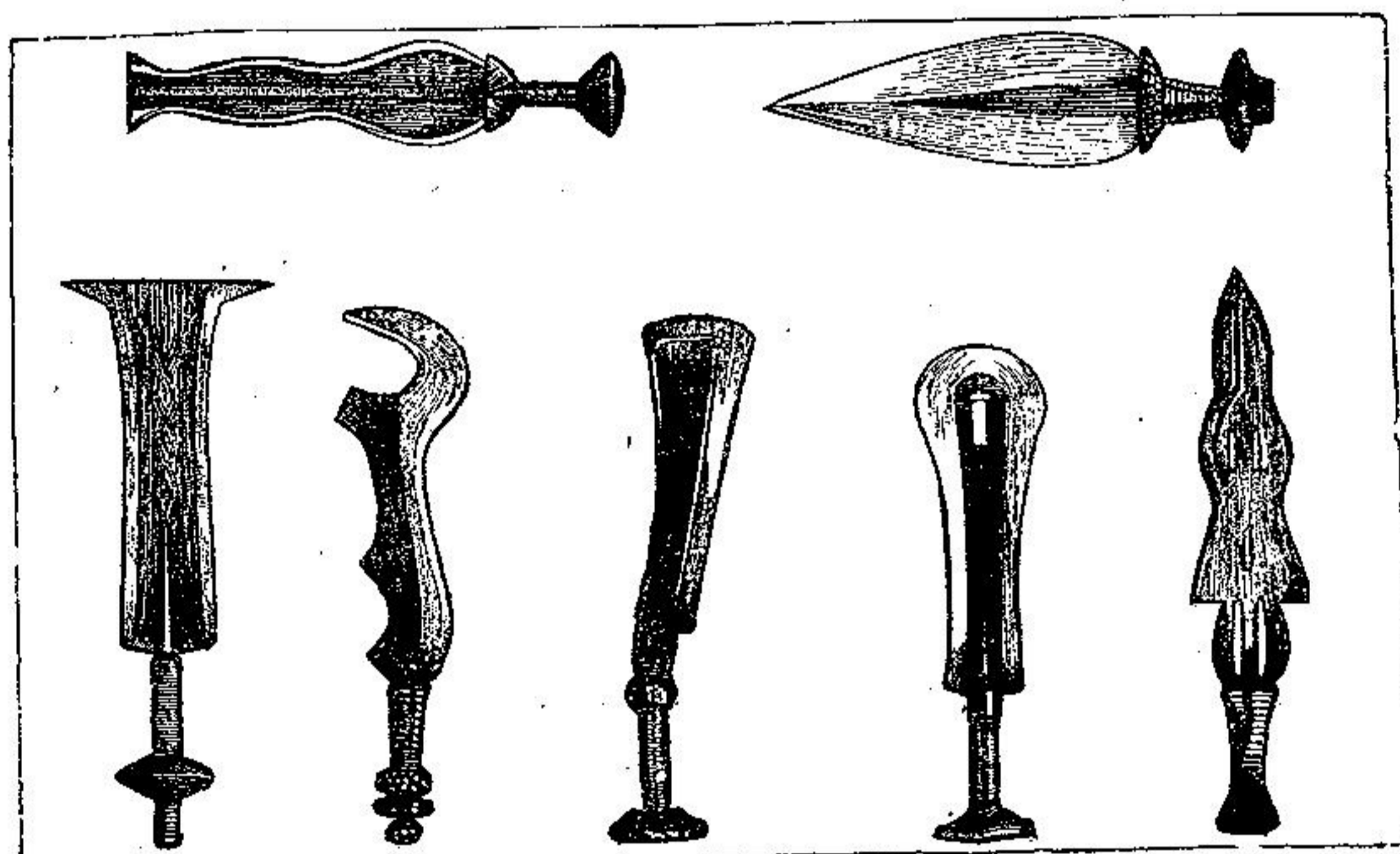
En outre les graines dites de Guinée, dont on se sert en Angleterre pour

frelater la bière; les fèves de Calabar, employées dans diverses préparations pharmaceutiques, font l'objet de transactions importantes.

Indépendamment de ces productions animales et végétales qui recouvrent le sol de la région africaine conquise à l'activité humaine par les valeureux pionniers du Comité d'études, la terre du Congo recèle dans ses entrailles des richesses abondantes et variées. A Boma, Gillis constatait la présence du minerai de fer.

En maints endroits sur les bords du Congo, abonde une hématite jaune dont on extrait un fer de très-bonne qualité. Les indigènes travaillent ce minéral, et l'on retrouve à chaque instant des preuves de l'ardeur et de la perfection qu'ils apportent dans l'art de l'utiliser.

Couteaux, marteaux, pinces, enclumes, fers de lance, clochettes, houes,



COUTEAUX INDIGÈNES.

hachettes, bracelets, perles, sont autant d'objets façonnés par certaines peuplades riveraines avec une habileté remarquable. Sur le Congo inférieur, à peu de distance de chacune des deux rives, les indigènes exploitent des mines de cuivre.

Il fut donné à Gillis de visiter, en compagnie de Nécorado et de plusieurs chefs de la rive gauche, l'une de ces exploitations indigènes abondantes en minerai de cuivre et de plomb.

Les mineurs, au nombre d'environ trois cents, étaient occupés au travail d'extraction.

A l'approche des visiteurs, les ouvriers cessèrent le travail et saisirent leurs fusils à silex; mais en reconnaissant les rois de la rive gauche, ils

s'abstinrent de toute autre manifestation hostile et reprirent leur besogne.

L'excavation résultant d'un travail d'extraction incessant depuis des années mesurait seulement cinquante mètres de longueur sur vingt-cinq de largeur et dix de profondeur. L'outillage primitif des mineurs expliquait ces dimensions.

A part de grands couteaux, les ouvriers ne possédaient pas d'outils. Les trous étaient creusés au moyen de morceaux de bois durcis au feu et appointis à une extrémité. Les déblais étaient enlevés, transportés au dehors de l'excavation, dans des petits paniers que les nègres se passaient de main en main en formant la chaîne sur la pente aboutissant au fond de la mine.

Lorsque le sol trop dur ne pouvait être creusé à l'aide des morceaux de bois, les indigènes le détrempeaient en empruntant les eaux d'une rivière voisine. Quand la couche de malachite était mise à nu, les mineurs la brisaient à coups de grosses pierres et en recueillaient les fragments.

Au moyen de fourneaux primitifs, les indigènes fabriquaient le cuivre, dont ils façonnaient des bracelets, ornements chers à leurs épouses.

Assurément il faudra de longues années pour enseigner aux nègres à tirer de plus amples bénéfices des richesses minérales de leur contrée.

Les colons européens que l'appât d'une fortune à réaliser guidera vers les rives du Congo, seront tôt ou tard les maîtres ès arts industriels de ces peuplades. Ils devront surtout s'attacher à instruire les nègres dans l'art bien plus rémunérateur et utile de la culture.

Dans toute nation civilisée, l'agriculture est à juste titre considérée comme première richesse économique : elle est la mère du commerce et de l'industrie.

Le nègre du bas Congo ne semble pas avoir obéi aux traditions déplorables agricoles des habitants de l'Afrique du nord.

L'instinct de dévastation, l'horreur de la verdure des arbres, qui poussent le Bédouin à livrer aux flammes tout être végétal qui n'est pas un palmier, un caroubier ou un olivier, la rage de déboisement, maladie endémique des peuples musulmans, dont les effets ont dévasté la Perse, l'Asie Mineure, la Syrie, l'Égypte, la Tunisie, l'Algérie, l'Espagne, la France méridionale, territoires soumis jadis à la domination des Arabes et encore empreints de leurs ravages d'un jour, n'ont pas cours sur les bords du Congo.

Si, pour s'épargner une fatigue de défrichement, le nègre du Congo a conservé l'habitude d'incendier la savane à de certaines époques de l'année, il a du moins respecté la forêt, le taillis, et permis ainsi à l'agronome euro-



PALMIER CALAMUS ET SON FRUIT.

péen d'étudier sur les divers points de son territoire quelles sont les propriétés du sol et les végétaux dont la culture peut être tentée avec chances de succès.

Des milliers d'hectares de terrains vierges, transformés en champs de productions, couverts de plantations de café, d'arachides, de tabac, d'indigo, de ricin, de cannes à sucre, de riz, de cacao, de coton, de bananiers, de cocotiers, de maïs, de manioc, de sorgho, sont appelés, sous l'impulsion future des colons européens, à centupler la valeur des terres du Congo.

Plus que dans n'importe quelle contrée du monde, on peut espérer sur les bords du fleuve équatorial africain les richesses inhérentes aux exploitations agricoles.

Chacun des précieux végétaux que nous énumérons ci-dessus croît à l'état sauvage dans l'immense région du Congo; beaucoup d'autres appartenant à la flore tropicale y réussiraient également, si l'on prenait la peine de leur appliquer le genre de culture qui leur convient.

Le caféier sauvage se rencontre fréquemment sur la rive nord du Congo, en aval de Vivi; il couvre de vastes espaces sur les bords du Congo supérieur. Les indigènes négligent la culture de cet arbrisseau par ignorance du profit qu'ils pourraient en retirer. Il suffirait, sans nul doute, d'indiquer à ces nègres, dont nous connaissons l'instinct commercial, les procédés faciles et les rapports lucratifs de la culture du caféier, pour qu'ils s'adonnent aussitôt à cette exploitation.

Dans l'île de Nketé, devant Boma, les employés de la factorerie hollandaise ont déjà commencé la culture du tabac et obtenu des feuilles lisses et soyeuses, rivalisant avec celles de l'île de Cuba.

Aux abords de tous les villages, les indigènes cultivent ces plantes en quantités considérables.

L'indigotier, qui pousse à l'état sauvage dans une grande partie de l'Afrique, ne se rencontre pas au bas Congo. Livingstone a observé près du lac Nyassa une variété précieuse de cet arbuste; sans nul doute son introduction sur les bords du grand fleuve donnerait d'excellents résultats.

La canne à sucre cultivée avec un soin extrême par les noirs de l'Ogowé et les indigènes de l'Angola n'est, dans le bas Congo, l'objet d'aucune culture. Elle abonde en général dans certaines parties de la zone maritime et dans le voisinage des rivières.

Le riz, qui est au Congo la base de la nourriture des travailleurs, doit être importé à Banana, à Boma, par des navires anglais et hollandais.

Incontestablement, des rizières établies dans le voisinage des cours d'eau

sur le sol des districts fertiles de cette région africaine se développeraient rapidement; le riz ainsi obtenu deviendrait, outre l'un des aliments favoris des indigènes, une denrée très recherchée par les importateurs européens.

Mais l'énumération de toutes les productions appelées à faire de l'État libre du Congo un des pays les plus prospères des régions tropicales, nécessiterait un volume spécial. Nous devons encore indiquer dans ce chapitre quels sont les articles manufacturés d'Europe qui répondent le plus aux goûts, aux besoins des populations indigènes.

« Goûts, besoins », sont des mots difficiles à appliquer aux races nègres du Congo. Avec la plupart des explorateurs, nous ne pouvons reconnaître chez ces peuples primitifs aucun goût, aucun besoin bien tranché.

Les peuplades du Congo ont des passions et des fantaisies de luxe. L'ivrognerie, la vanité, l'amour de la parade, l'ardeur pour tout ce qui brille, sont les traits instinctifs de la race nègre; ils expliquent l'empressement et l'âpreté que mettent les commerçants noirs à rechercher certains articles spéciaux, tels que spiritueux, cotonnades multicolores, armes, poudre, verroterie, vieux habits, chapellerie, corail, ferronnerie, cuivrierie, quincaillerie, bijouterie. Le bon marché est surtout apprécié par les acheteurs du continent noir.

Les articles les plus recherchés sont les caisses vertes contenant du gin de Rotterdam et d'Amsterdam; le tafia, de préparation locale, est un genièvre coloré en jaune d'or, et relevé par une infusion de graines d'anis.

Les cotonnades courantes sont de la qualité ordinaire connue dans le commerce sous le nom de « rouge Andrinople ». Les mouchoirs à couleurs éclatantes, rouges, jaunes, rouges, blancs et noirs, à grands carreaux, à dessins criards, les descentes de lit, les caleçons en tricot, les camisoles, des sortes de robes de chambre cramoisies, sont demandés avec empressement par les populations indigènes du Congo.

Tous les fusils, vieux modèles provenant des arsenaux d'Allemagne, de France, de Belgique, trouveront acheteurs en Afrique centrale; il faut avoir soin de les transformer en fusils à pierre. Les pistolets d'arçon à pierre, sont avidement recherchés par les chefs de tribus.

La consommation de la poudre est prodigieuse au Congo; non pas en raison des guerres intérieures que se livrent les indigènes, mais à cause des coutumes tapageuses qu'ils ont contractées. Si dans les pays civilisés on tire des salves d'artillerie à l'occasion des grands événements, des revues, des processions, des funérailles de citoyens illustres, on ne peut blâmer

outre mesure les nègres du Congo d'accompagner de décharges de mousqueterie toute cérémonie, joyeuse ou triste, mariage, naissance, danses, enterrements.

La poudre vendue en Afrique est en général du déchet de poudre de guerre.

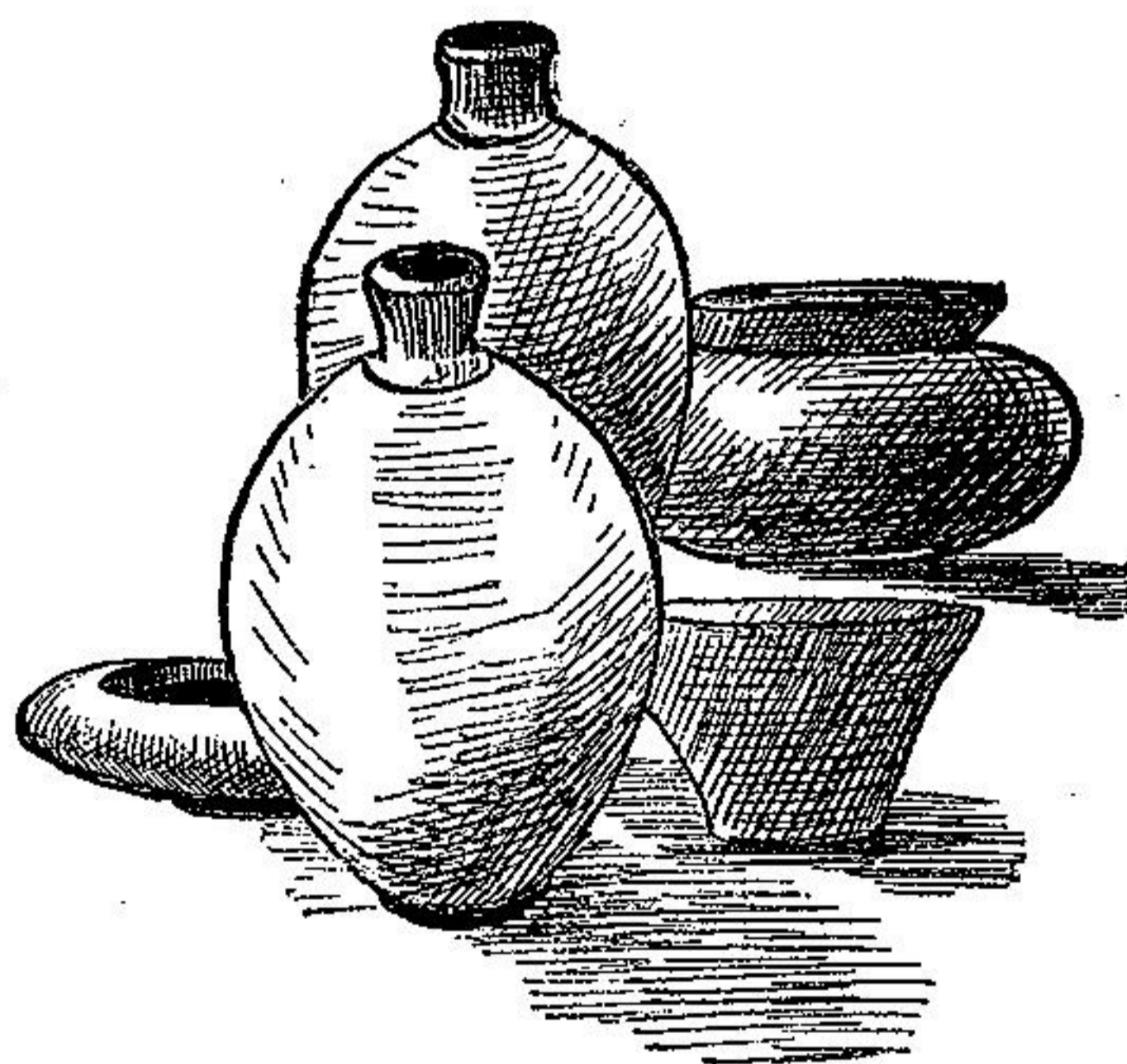
Les articles de verroterie importés à la côte occidentale d'Afrique proviennent d'Allemagne et de Belgique. Ce sont des perles de toutes couleurs et de toutes formes; la plus recherchée est bleue et de forme octogonale.

Les vieux habits constituent une des plus importantes branches de trafic entre l'Europe et la côte d'Afrique. Les livrées des domestiques, les tuniques rouges des soldats anglais, les redingotes noires, les fracs, voire même les gibus, fussent-ils reteints et réduits à ressembler à des accordéons, les vestons passés, les toilettes de bal démodées, les jupons bigarrés répudiés par nos élégantes, en un mot toutes les défroques bannies de l'armoire des serviteurs de bonne maison, de la charge des soldats, de la garde-robe modeste ou luxueuse des dames d'Europe, s'adaptent tôt ou tard, preuves de l'instabilité des choses humaines, aux personnes grêles ou corpulentes de quelques makokos, de certains grands seigneurs des rives du Congo.

Néanmoins, le *complet* n'a pas cours sous ces latitudes; les noirs enfants de l'Afrique centrale sont ennemis jurés du pantalon européen; ils revêtent l'habit et le gilet seulement; ils préfèrent à l'occasion envelopper leurs jambes dans les plis d'une robe de dame.

Les perles de corail véritable atteignent des prix très élevés sur les marchés indigènes.

Les pelles, les marteaux, les vieilles ferrailles, les haches, les lames de couteaux, de coutelas et de sabres, les cadenas, les boîtes de conserve hors d'usage, les boîtes en étain, en fer-blanc peint, les fils de laiton, les fils de cuivre, les sonnettes, les grelots, les miroirs pareils à ceux que l'on vend



POTERIE INDIGÈNE

dans nos bazars pour enfants, les articles de foire, verres-miroirs, carafes, verres, vases de mille formes et de toutes couleurs, les pots à eau, les plats, les assiettes, peinturlurés, surtout ornés de portraits de mundelés (hommes blancs), les couteaux de table à manche d'os, les bagues, les bracelets, les épingles de cravate de qualité inférieure, sont avantageusement échangés contre les productions diverses de la région centrale africaine.

La Belgique doit à Gillis de participer largement et avec succès au mouvement commercial commencé au Congo par de riches puissances européennes.

La factorerie belge de Boma regorgeait de marchandises fabriquées en Belgique. Les tissus des fabriques de Gand, Saint-Nicolas, Courtrai et Termonde s'entassaient auprès des armes de Liège, des spiritueux de Bruxelles et d'Anvers, des faïences de Nimy, des perles de Venise fabriquées à Turnhout, de la poudre de Liège et de Wetteren, des verreries du Val-Saint-Lambert, des vêtements, sortes de robes de chambre confectionnées à Bruxelles et très appréciées des populations nègres.

En outre, les objets d'habillement, d'équipement, de campement, de casernement, utiles aux explorateurs africains et à leurs serviteurs, avaient été importés en quantités notables par Ad. Gillis.

Les transactions commerciales auxquelles se livrait Gillis, le concernaient personnellement ; mais un échange de services réciproques exista entre le représentant des négociants belges et les agents de la Société internationale.

Gillis se chargea d'effectuer gratuitement sur le Congo les transports de l'expédition, de pourvoir aux besoins des explorateurs de passage à Boma et d'entretenir le matériel naval de la flottille d'exploration.

En retour, l'Association internationale du Congo lui procura des facilités pour correspondre avec l'Europe.

Méthodiquement, Gillis étendit son champ d'exploitation ; il remonta le fleuve au-dessus de Boma, et s'arrêta à Nokki pour y fonder une seconde factorerie belge.

Plus tard, on accusa l'Association internationale d'avoir fait du commerce et d'avoir pratiqué par l'intermédiaire de Gillis un système d'engagements forcés qui ressemblait presque à la traite des noirs. Le fait n'est pas prouvé. L'Association recevait des marchandises de troque à échanger contre les vivres qui lui étaient nécessaires, les paiements se faisant en nature dans une région où tout objet s'échange contre un ou plusieurs objets, où la monnaie n'existe pas. Ces marchandises passaient en transit

dans les factoreries de Gillis ; quant aux prétendus engagements de noirs, nous avons indiqué les éléments humains recrutés par les explorateurs soit à Zanzibar, soit à la côte occidentale.

Parfois des incidents regrettables sont à relever dans les rapports des agents de société philanthropique ou commerciale et les nègres du Congo. Avec les noirs, la règle de conduite est souvent difficile à trouver ; leur mollesse, leur inertie, leurs raisonnements enfantins, leurs préjugés ridicules impatientent ; il faut pour les mener une patience plus qu'angélique et parfois même une véritable énergie.

Plusieurs mois après la fondation par Gillis de la factorerie de Nokki, tous les traitants blancs, directeurs ou employés des établissements européens sis dans ces parages, partaient en guerre contre les nègres et étaient mis en déroute complète. L'intervention des équipages des navires de guerre ancrés à Banana sauva les Européens d'un massacre.

En cette circonstance les blancs n'eurent pas le beau rôle ; ils avaient été les agresseurs, paraît-il.

Les traitants de Nokki, ayant en vue le commerce et les bénéfices qu'il rapporte, sont loin d'avoir cet idéal de justice qui porte à respecter le droit des faibles ; ils s'étaient irrités de la versatilité, de la paresse de leurs serviteurs.

Honni soit cependant qui oserait jeter la pierre à l'Européen obligé fort souvent d'user envers les noirs de rigueurs extrêmes, de duretés, de mauvais traitements !

Le Congo n'est point ce que pensent les boulevardiers de nos grandes villes ; on n'y rencontre pas les délices de Capoue. Ce n'est pas la terre promise, avec la vie libre, sans entraves, les émotions de la grande chasse, des aventures, des belles découvertes, de la fortune rapide. Confinés sur les rives d'un fleuve capricieux, parfois dans un poste insalubre, loin de toute civilisation, livrés à eux mêmes, dévorés d'ennui, de fièvre, les pionniers de la conquête ou de la colonisation connaissent ces heures pénibles où ils maudissent l'Afrique, brûlant ce qu'ils avaient adoré, pleins de fiel et de rancune envers les êtres humains dont ils sont entourés : compagnons de misère, concurrents commerciaux, serviteurs.

Il faut, pour aborder l'existence du continent noir, la foi enthousiaste de l'explorateur ou du missionnaire, celle du savant, l'ambition du capitaliste, ou bien l'ardeur du chasseur, le mépris du bien-être du prolétaire. Il faut aussi un tempérament d'acier, une santé robuste et une sobriété rigoureuse.

Gillis, qui réunissait quelques-unes de ces qualités du voyageur africain,

a bien mérité de ses compatriotes en remorquant le premier sur les bords du Congo les produits de l'industrie nationale.

En s'éloignant, pour tenter la fortune, des sentiers battus de notre vieux continent, Gillis n'a pas obéi à de vulgaires calculs égoïstes; ses vaillants et généreux efforts tendant à ouvrir des débouchés au commerce de la Belgique ont été couronnés de succès. Gillis a marqué la place commerciale au soleil africain d'une nation petite par sa population et son territoire, mais grande par sa valeur morale et industrielle.

Retourné en Europe en février 1884, Gillis mourait à Braine-le-Comte, au milieu des siens, le 24 mai suivant.

Un Belge, M. Delcommune, ancien gérant de la factorerie française de Daumas-Béraud, fut appelé à la direction des comptoirs commerciaux fondés par Gillis. M. Delcommune, le plus ancien des résidents belges sur les rives du Congo, sut habilement allier à la profession de commerçant la qualité de conquérant pacifique; il rangea sous le protectorat de l'Association internationale les indigènes du district de Boma; cet exploit fut accompli sans coup férir, sans manœuvres déloyales.

Le roi Nécorado et les chefs ses vassaux, agissant librement, en dehors de toute contrainte, cédèrent par traité au directeur des établissements belges de Boma et de Nokki tous droits sur les territoires soumis à leur autorité.

Dans l'intérêt futur de la civilisation et du commerce international, Delcommune s'empressa d'accepter l'offre des potentats nègres au nom et pour le compte de l'Association.

